

PIERRE VAN DEN DUNGEN

Hubert Pierlot (1883-1963). La Loi, le Roi, la Liberté

Bruxelles, Le Cri, 2010, 448 p.

Spaak, Gutt et De Schryver avaient la leur. C'est dire si la biographie d'Hubert Pierlot était attendue. Et même nécessaire. L'homme, en effet, fut le Premier des Belges londoniens durant la Deuxième Guerre mondiale. Des années décisives, parfois même tragiques. Indubitablement, il fallait du temps avant de pouvoir sereinement aborder le sujet...

Pierre Van den Dungen ne partait cependant pas de rien. En 2007, Thierry Grosbois publiait en effet son *Pierlot* chez Racine. Se concentrant sur la période 1930-1950, l'oeuvre était plus modeste. Surtout, l'auteur n'avait pas eu accès aux nombreux papiers personnels de l'ancien Premier ministre. Ces documents étaient conservés par la famille; ils ont, depuis lors, été versés aux Archives Générales du Royaume. Et n'ont d'ailleurs pas encore livré tous leurs secrets.

La première partie de l'ouvrage de Pierre Van den Dungen est la plus courte (66 pages). Elle couvre pourtant la période la plus longue (1883-1939). On découvre les origines du futur Premier ministre. Né dans une famille aisée, Hubert Pierlot grandit dans un milieu pieux, catholique. Adolescent, il fréquente les meilleurs établissements (Maredsous, St Michel). Il se fait remarquer par ses excellents résultats en religion et en version latine. Déjà, il est moins à l'aise en déclamation... Après un très bref passage par l'École Royale Militaire, le droit l'attire à Louvain. L'on n'en apprendra pas beaucoup plus sur sa jeunesse et ses années louvanistes. Vient ensuite le grand voyage. En 1910, Pierlot s'en va pour

le Canada et les Etats-Unis. Le prétexte est double : voyage d'études et participation à un congrès eucharistique international. Des lettres inédites nous révèlent un homme de foi, cependant attaché aux valeurs laïques. Le jeune homme fait de brèves escales à Londres et à New-York. Des villes qu'il redécouvrira plus tard...

Pierre Van den Dungen nous emmène ensuite au front. Loin des siens durant 52 mois, Pierlot découvre la peur et s'endurcit. Les principales caractéristiques du personnage se révèlent déjà : sens de la hiérarchie et du devoir, curiosité pour la chose militaire, recherche de la vérité, exigence et précision, esprit critique... Durant une importante partie du conflit, Pierlot tient des carnets, originellement destinés à sa mère qui meurt en mai 1916.

Le 4 septembre 1919, Pierlot épouse Marie-Louise De Kinder. Le couple aura sept enfants. Même s'il tient à leur transmettre ses valeurs (chrétiennes), Pierlot est souvent éloigné du domicile familial, absorbé par son métier d'avocat et par le virus politique naissant. L'homme s'introduit dans la sphère publique par le biais des cabinets ministériels. Il réalise une brève entrée à la Chambre en 1925 avant d'être élu au Sénat l'année suivante. Parmi les dossiers qui l'intéressent, relevons les questions de Défense, mais aussi le fonctionnement de l'État. En janvier 1934, Pierlot obtient le portefeuille de l'Intérieur. Il reçoit ensuite les rênes du ministère de l'Agriculture. En septembre 1936, il ne craint pas de mettre de côté le Secrétaire général de son département, trop souvent absent. L'épisode marque : Pierlot se fait des ennemis jusque dans son propre camp. Et déjà, il s'oppose à Léopold III...



Entretiens, en mai 1935, Pierlot accède à la présidence de l'Union catholique belge. Van den Dungen nous dévoile l'action de Pierlot, dans les coulisses de l'UCB. L'homme recherche l'unité, tente de renouveler les cadres, traite la question des cumuls, se montre attentif à l'influence de la presse... Profondément opposé à la montée des fascismes, il est aussi attentif à la question flamande qui gronde.

Arrive alors la deuxième partie (259 pages). Le cœur de l'ouvrage. Nous sommes en 1939. Pierlot I, Pierlot II et Pierlot III se succèdent rapidement. Dans un contexte international qui se tend, le Premier ministre parvient à l'apogée de sa carrière politique. Dans le même temps, Léopold III arrive au sommet de son interventionnisme. Les objets de conflit entre les deux hommes sont nombreux. Le chef de l'État critique ainsi la taille du cabinet, mais plus encore la mollesse avec laquelle celui-ci respecte la neutralité. "Mieux vaut entendre parler du Roi que de le voir", observe Pierlot. À plusieurs reprises, on frôle la démission. La guerre se rapproche. Pierre Van den Dungen met parfaitement en évidence le rôle clé que Léopold III et ses conseillers entendent jouer en matière de politique étrangère. Il dévoile aussi l'étrange équilibre qui règne au sein du gouvernement : à côté d'un triumvirat (Pierlot, Spaak et le général Denis) très actif, les autres ministres sont essentiellement tenus dans l'ignorance des questions qui comptent. Et puis, entre les deux branches de l'exécutif, les désaccords se multiplient ; la question royale a déjà commencé... Sans doute pouvons-nous ici regretter que l'auteur ne se soit point rendu aux Archives du Palais Royal, un passage qui eût sans doute enrichi son propos.

Viennent ensuite Wynendaele, Poitiers et Vichy. L'auteur nous montre le chemin de croix d'un homme en plein désarroi, qui tente de rester fidèle à ce en quoi il croit. De la mi-juin à la mi-juillet, c'est le temps de la résignation. La guerre paraît perdue. Quand Pierlot apprend que De Vleeschauwer a gagné Londres, il y voit "une complication de plus" et lui demande de revenir au plus vite. Ce n'est que le 27 août que Pierlot quitte Vichy. Avec Spaak, c'est alors le début de la longue traversée... À Londres, là où il n'y a pour l'heure qu'un "homme d'affaires juif non parlementaire" et un "membre peu connu du parti catholique flamand", pour reprendre les mots du diplomate britannique Aveling, Pierlot apparaît bientôt comme l'homme providentiel.

Il convient alors de remonter le courant. Pour cette période passionnante et encore largement méconnue, Van den Dungen s'appuie notamment sur les carnets tenus par Pierlot, de novembre 1939 à septembre 1944. Et l'auteur de décrire (une petite partie de) l'activité entreprise par le gouvernement "à Londres" – et non "de Londres", Pierlot y tient beaucoup. Réorganisation de l'armée belge, ravitaillement du territoire occupé, propagande... En la matière, il reste encore des chantiers pour l'historiographie. Van den Dungen avoue d'ailleurs n'avoir pas consulté le fonds des "cabinets ministériels du Premier ministre Hubert Pierlot à Londres". Plus encore, nous regretterons l'absence totale d'archives étrangères, et notamment de papiers diplomatiques.

En attendant, "Julien-la-barre-de-fer" – c'est le surnom que Gutt lui a donné – apparaît



comme un homme scrupuleux, légaliste, prudent et... surmené. Inlassablement, il tente de maintenir la cohésion dans la petite équipe, qui s'agrandit bientôt. Ami de Gutt, proche de Spaak, Pierlot éprouve plus de difficultés avec De Vleeschauwer et ses opinions flammingantes. D'autant que le ministre des Colonies mène une politique conservatrice, souvent très individuelle. En août 1944, pour Pierlot, De Vleeschauwer est carrément devenu un "ministre impossible"...

Inévitablement, le Palais occupe aussi les pensées de Pierlot, monarchiste depuis toujours. En public, le Premier ne cesse de jouer la carte de la sobriété. Notamment devant les Alliés, il veille à ne pas critiquer le souverain. Fin 1943, via la mission De Kinder, le gouvernement demande au roi de proclamer que l'état de guerre n'a jamais cessé. Mais Laeken ne répond pas (dans le sens souhaité). "Nos difficultés avec le destinataire ne cesseront que le jour où avec nos fonctions, prendront fin nos rapports avec lui", écrit un Pierlot résigné. Qui se prend même déjà à rêver de voir le prince Charles débarquer à Londres. Une chimère, il le sait...

Dans un style toujours très agréable à lire, Van den Dungen nous raconte ensuite le retour à Bruxelles. C'est la troisième partie (70 pages). Pierlot entend jouer la carte de l'apaisement. Il rend hommage au "prisonnier de guerre" et souhaite quitter la vie politique. Il doit cependant encore tirer quelques mois à la tête d'une nouvelle équipe. En 1946, il décide encore de se présenter sur les listes du Sénat. Mais son nom suscite la polémique. Une partie de l'électorat et la presse font monter la pression. Pierlot retire

sa candidature. L'Union démocratique belge lui propose une place. Fidèle à son parti, Pierlot la refuse.

Entre-temps, la question royale a pris de l'ampleur. N'ayant plus aucun avenir politique, Pierlot retrouve la liberté. Il invite son parti à ne pas se lier au sort personnel de Léopold. Plus tard, il regrettera que les sociaux-chrétiens ne prennent pas leurs responsabilités, n'adoptent pas une attitude claire. Les débats prennent une autre ampleur avec la rédaction, par Pirenne, d'un Livre blanc. Pierlot y voit une "déclaration de guerre". Il est temps de sortir du bois. En juillet 1947, il livre ses "Pages d'Histoire" dans *Le Soir*. Les réactions sont vives et vont dans tous les sens. "Ça sue la vérité et l'honnêteté", écrit Camille Gutt. Dans le même temps, Albert De Vleeschauwer, un autre Londonien, reproche à Pierlot d'avoir découvert la Couronne... À ce propos, le 22 juillet 1950, Pierlot refuse de participer au conseil de la Couronne convoqué par Léopold III.

Van den Dungen brosse la fin de vie d'Hubert Pierlot en quelques pages un peu rapides. Par nécessité financière, l'ancien politique reprend ses activités d'avocat. Mais celles-ci sont rendues difficiles par les positions qu'il a adoptées dans la question royale. Au Palais, on a également la rancune tenace. "Sa conduite a été inadmissible", confiera Baudouin à Gutt...

Le livre se termine par une annexe et une large bibliographie. Vient ensuite un utile index onomastique, où les prénoms précèdent étrangement les noms de famille. Nous regretterons au passage l'absence



d'une table des abréviations qui aurait pu s'avérer pratique, non sans avoir salué le très beau cahier iconographique, qui propose plus de quarante clichés, souvent inédits.

Vincent Delcorps

